

Le désir de parler. La fonction de la langue dans l'idée de l'éducation de J.J. Rousseau

Andrea Potestio

Abstract

This article analyzes the role of language and desire in Rousseau's works. Particularly, it discusses the possible connection between desire and language. In fact, the desire of speaking becomes a privileged category to investigate the formative dimension present in Rousseau's writings and to better understand the opposition between nature and culture.

Rousseau offre à ses lecteurs une œuvre complexe et articulée. Les interprètes ont essayé en vain d'enfermer sa pensée entre rigides catégories herméneutiques. Rousseau devient, selon les contextes dans lesquels son œuvre est lue, rationaliste, anticipateur du Romantisme, conservateur, libéral, révolutionnaire, visionnaire, prophétique, fondateur des sciences humaines du XX^e siècle, philosophe, pédagogue, antireligieux et homme de foi. L'originalité et la fécondité des idées de Rousseau sont justement témoignées par l'intérêt que ses textes arrivent à susciter dans les différentes générations de lecteurs. Si c'est vrai que dès le XVIII^e siècle la rhétorique vive et provocatrice de Jean-Jacques a produit des réactions très fortes, soit positives soit négatives, il faut souligner que, à partir du XX^e siècle, les interprètes ont commencé à analyser son œuvre de manière plus équilibrée. D'une part, les chercheurs ont essayé de mettre en évidence l'unité du système rousseauien¹, même en forçant ou en réduisant la valeur de certains aspects de sa pensée; d'autre part, ils ont travaillé sur la production complète du citoyen de Genève et ont mis en évidence les aspects les moins connus de son œuvre². S'il est impossible d'affirmer l'unité de la pensée de Rousseau sans en réduire la richesse et la force génératrice, il faut, toutefois, affirmer que l'entière œuvre rousseauienne se fonde sur le principe anthropologique et métaphysique de la bonté originaire de l'homme. Cet article, à travers les interprétations de Derrida et Starobinski³, cherchera à analyser le lien entre le désir et la parole dans la production rousseauienne. Le désir de parler constitue une modalité privilégiée pour créer les liens sociaux. Une modalité qui implique l'entière dimension formative de la subjectivité rousseauienne et qui pousse à enquêter sur les conditions de possibilité qui conduisent Rousseau à essayer de synthétiser, dans l'*Émile*

¹ Voir à ce sujet la classique interprétation de Lanson. A. Lanson, *L'unité de la pensée de J.-J. Rousseau*, in «Annales de la Société J.J. Rousseau», VIII, Genève 1912.

² J.J. Rousseau, *Œuvres complètes*, voll. V, Bibliothèque de la Pléiade, Editions Gallimard, Paris 1959-1995 [dans les notes suivantes O.C.] et *Correspondance complète*, sous la direction de R.A. Leigh, Institut et Musée Voltaire, Voltaire Foundation, Genève-Oxford, 1965-1995.

³ Cfr. J. Derrida, *De la grammatologie*, Les Éditions de Minuit, Paris 1967 et J. Starobinski, *La transparence et l'obstacle*, Gallimard, Paris 1971.

et *Du contrat social*, l'opposition entre nature et culture pour construire une société bien ordonnée⁴.

Le désir et le langage

Rousseau, dans sa production polyédrique, s'est occupé, comme chacun sait, directement du problème des origines des langues dans *Essai sur l'origine des langues*, publié posthume en 1781⁵. Au début de son écrit Jean-Jacques affirme avec décision le lien entre passions et paroles:

il est donc à croire que les besoins dictèrent les premiers gestes et que les passions arrachèrent les premières voix. [...] De cela seul il suit avec évidence que l'origine des langues n'est point due aux premiers besoins des hommes; il serait absurde que de la cause qui les écarte vint le moyen qui les unit. D'où peut venir cette origine? Des besoins moraux, des passions. Toutes les passions rapprochent les hommes que la nécessité de chercher à vivre force à se fuir. Ce n'est ni la faim ni la soif, mais l'amour, la haine, la pitié, la colère qui leur ont arraché les premières voix⁶.

Les besoins physiques, selon cette reconstruction, éloignent les hommes et les dispersent dans le monde, alors que les passions les rapprochent et les poussent à parler⁷. Rousseau décrit ce processus comme une phase nécessaire et naturelle du chemin de l'humanité qui a lieu quand: «un homme fut reconnu par un autre pour un Être sentant, pensant et semblable à lui»⁸. La reconnaissance de l'autre engendre le désir de communiquer les passions et ce fait origine la parole et, en conséquence, aussi la sortie de l'humanité de l'hypothétique harmonie de l'état de nature. Rousseau cherche à s'éloigner d'une conception purement matérialiste et mécanique du langage, typique de son siècle⁹, sans reproduire le rigide dualisme entre corps et esprit. Le besoin physique ne peut pas expliquer mécaniquement la naissance de la parole¹⁰. Au contraire, ce sont les passions qui, à partir de l'expérience, construisent l'élan vers le langage humain.

⁴ La thèse sur la valeur synthétique de l'idée d'éducation naturelle dans l'œuvre de Rousseau est soutenue par Cassirer qui reprend quelques réflexions de Kant. Voir E. Cassirer, *Il problema Gian Giacomo Rousseau*, tr. it. M. Albanese, La Nuova Italia, Firenze 1938. L'essai publié en 1932 est la réélaboration d'une conférence que Cassirer a donnée le 27 février 1932 à Paris sur *L'unité dans l'œuvre de J.J. Rousseau*.

⁵ Il n'est pas facile de remonter avec précision à la date de composition de l'*Essai*. Rousseau en 1761 envoie l'écrit à Malesherbes pour en avoir son avis. J.J. Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, O.C., V, cit., pp. 375-429.

⁶ Ivi, p. 380.

⁷ Dans *Dictionnaire de Rousseau*, Sgard, qui rédige l'entrée "passion" met en évidence l'ensemble complexe de sens que l'idée de passion prend dans l'œuvre rousseauienne et il souligne, aussi, la valeur de la pitié comme passion qui conduit à la manifestation du sentiment d'humanité et comme élément de nouveauté par rapport à la perspective de Descartes: «On note toutefois que par ces passions, Rousseau en a nommé une que Descartes avait ignorée: la pitié, sans elle, l'homme serait définitivement incapable de vie morale et de vie sociale; par elle se manifeste le sentiment de l'Humanité». R. Trousson et F.S. Eigeldinger, *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, Honoré Champion, Paris 1996, p. 696.

⁸ J.J. Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, cit., p. 375.

⁹ Condillac, cité par Rousseau même, peut être considéré la source qui influence le plus la réflexion rousseauienne sur le langage. Parmi les autres, on peut citer la *Grammaire* de Port-Royal, Locke et Warburton. E. Bonnot de Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, [1746] Vrin, Paris 2002.

¹⁰ A propos de la critique à la conception matérialiste du langage chez Rousseau, voir l'essai de Scott et sur les sources rousseauiennes l'article de Palacios. J.T. Scott, «*La morale sensitive*» dans *l'Essai sur l'origine*

Dès les premières pages de l'*Essai*, c'est évident que le rapport entre passions, négatives et positives, et parole représente un moment significatif dans la création des liens sociaux et politiques de l'humanité. Rousseau, à travers une enquête généalogique sur l'origine des langues, identifie dans le langage une des conditions qui a rendu possible le pacte parmi les hommes mais, au même temps, il souligne le danger que la parole apporte: éloigner l'homme de sa nature positive. Dans le *Discours sur les sciences et les arts*, Rousseau, en critiquant les sciences comme élément de dégénération des mœurs de la modernité, affirme que le langage contrôlé est une modalité de dissimulation des passions humaines:

avant que l'Art eut façonné nos manières et appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étaient rustiques, mais naturelles; et la différence des procédés annonçait au premier coup d'œil celle des caractères. La nature humaine, au fond, n'était pas meilleure; mais les hommes trouvaient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement, et, cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnait bien des vices¹¹.

La citation du premier *Discours* remet l'opposition entre nature et culture. Même sans approfondir le thème du langage, Rousseau soutient que les arts humains ont construit un langage capable de mesurer et contrôler les passions humaines. Le concept de "passion" que Rousseau hérite de la tradition du XVII^e siècle (Descartes, Leibniz, Spinoza, Montaigne) assume un rôle significatif dans sa pensée et indique ce qui pousse vers le geste, l'action et la parole. Le premier *Discours* met en évidence un possible danger présent dans le lien entre passions et parole. Si les passions produisent le désir de communiquer et la parole, elles peuvent aussi être contrôlées et cachées à travers le langage. L'art, la science et le progrès, à travers le langage, permettent à l'homme de contrôler les passions et de les cacher. Le langage conduit à la constitution des liens sociaux, il éloigne l'homme des passions naturelles et le pousse vers la dégénération. Mais, comment cette dégénération a-t-elle lieu? Pourquoi Rousseau identifie-t-il dans le langage l'instrument responsable de la dissimulation des passions positives de l'homme? Il n'est pas facile de répondre à ces questions qui interrogent le délicat passage entre nature et culture, entre état de nature et dispositifs sociaux. Mais la citation du premier *Discours* offre quelques possibles indications. Le langage possède la force du supplément, c'est-à-dire le pouvoir, au même temps, nécessaire et déformant de remplacer la nature¹². Les mots contrôlent et communiquent les passions. De cette

des langues de Rousseau et ses sources, in «Études Jean-Jacques Rousseau», XVI, Musée Jean-Jacques Rousseau, Montmorency 2005-2006, pp. 9-32 e P. Palacios, *Sources de la théorie du langage chez J.-J. Rousseau*, in «Études Jean-Jacques Rousseau», XVI, cit., pp. 33-52.

¹¹ Le *Discours* est composé entre octobre 1749 et mars 1750 en vue du concours de l'Académie de Dijon sur le thème: *Si le rétablissement des sciences et des arts à partir de la Renaissance a contribué à épurer les mœurs*. L'écrit est déclaré vainqueur le 10 juillet 1750 et publié dans "Mercur de France". J.J. Rousseau, *Discours sur le Sciences et les Artes*, O.C., III, cit., p. 8.

¹² Derrida utilise la catégorie de supplément pour interpréter l'opposition entre nature et culture chez Rousseau et pour identifier une possible unité dans leur rapport. Il trouve un étrange caractère d'unité dans la pensée rousseauienne: la culture, le langage, la voix et, enfin, l'écriture agissent comme suppléments qui comblent un vide structurel à l'intérieur de ce qui est naturel. Toutefois, au même temps, le «supplément supplée. Il ne s'ajoute que pour remplacer. [...] Quelque part, quelque chose ne peut pas se remplir de soi-même, ne peut s'accomplir qu'en se laissant combler par signe et procuration. Le signe est toujours supplément de la chose même». (J. Derrida, *De la grammatologie*, cit., p. 208).

manière les individus peuvent construire les règles et les habitudes de la cohabitation civile, mais ils cachent aussi leurs passions originaires et empêchent la compréhension réciproque. Voilà le grand danger que la structure supplémentaire du langage met bien en évidence: l'homme perd la possibilité de l'immédiateté et de la reconnaissance réciproque de ses propres passions.

Le langage devient la condition de possibilité d'une dissimulation continue de la nature positive de l'homme. Et ce n'est pas tout. Comme Starobinski a bien souligné, la culture, à travers la médiation linguistique, construit continuellement des voiles et des obstacles qui empêchent l'intuition pure de sa propre intériorité et de celle des autres. Le désir de transparence qui chez le sujet rousseauien est donné par la certitude du sentiment de soi et par la pureté de la voix intérieure, est empêché par la force des mots et des signes qui facilitent la compréhension, mais au même temps, engendrent renvois continus et détachements temporaires entre la pureté naturelle et les modalités pour la décrire et la communiquer. Le langage, comme il sera évident dans l'*Émile* aussi, représente pleinement le pouvoir déformant de la culture et, pour cette raison, sa force doit être limitée.

Dans le deuxième *Discours* Rousseau, en décrivant l'état de nature de l'homme comme une situation qui «n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, et qui probablement n'existera jamais»¹³, s'arrête sur le rôle du langage dans la construction des liens civils. Rousseau, même en soulignant les difficultés théoriques relatives à la reconstruction des étapes qui ont permis l'origine du langage dans l'évolution humaine, affirme que la fiction spéculative de l'état de nature correspond à une époque pré-linguistique:

dans cet état primitif, n'ayant ni Maison, ni Cabanes, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeait au hasard, et souvent pour une seule nuit; les males, et les femelles s'unissaient fortuitement selon la rencontre, l'occasion, et le désir, sans que la parole fût un interprète fort nécessaire des choses qu'ils avaient à se dire¹⁴.

L'homme de l'état naturel, privé du concept de propriété qui produit inégalités, vit le présent, est enclin à l'assouvissement de ses besoins et possède peu de connaissances et conscience¹⁵. Pour ces raisons, il n'a pas besoin de la parole: sa vie s'écoule de manière immédiate et harmonique. Dans la reconstruction rousseauienne le langage naturel coïncide avec l'absence de mots ou avec le «cri de la Nature»¹⁶, qui témoignent, respectivement, la jouissance silencieuse du besoin satisfait et la demande d'aide pour les manques structurels de l'homme. Mais le langage exprime aussi l'excédent de l'homme qui le pousse à engendrer idées et représentations abstraites et à construire sons et signes conventionnels qui puissent en renfermer l'essence et le caractère universel. En ce

¹³ J.J. Rousseau, *Discours sur l'origine et le fondements de l'inégalité parmi les hommes*, O.C., III, cit., p. 123.

¹⁴ Ivi, p. 147.

¹⁵ Rousseau décrit de cette manière l'homme de l'état de nature: «concluons qu'errant dans les forêts sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre, et sans liaisons, sans nul besoins de ses semblables, comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans jamais en reconnaître aucun individuellement, l'homme Sauvage sujet à peu de passions, et se suffisant à lui-même, n'avait que les sentiments et les lumières propres à cet état, qu'il ne sentait que ses vrais besoins, ne regardait que se qu'il croyait avoir intérêt de voir, et que son intelligence ne faisait pas plus progrès que sa vanité». (Ivi, pp. 159-160).

¹⁶ Ivi, p. 148. Voir l'analogie avec les pleurs de l'enfant dans l'*Émile*.

moment, qui coïncide avec la sortie de la fiction de l'état de nature, l'homme tourne les yeux vers soi-même et il prend conscience, même si de manière partielle, de son intériorité, mais il commence aussi le processus qui l'éloigne de la spontanéité naturelle:

c'est ainsi que le premier regard qu'il porta sur lui-même, y produisit le premier mouvement d'orgueil; c'est ainsi que sachant encore à peine distinguer les rangs, et se contemplant au premier par son espèce, il se préparait de loin à y prétendre par son individu¹⁷.

Les idées qui se pressent dans l'esprit de l'homme primitif, les sons et les premiers mots qui cherchent à les exprimer lui permettent de tourner ses yeux vers soi-même et de se reconnaître. Le premier regard de l'homme vers soi-même a plein de conséquences et il produit un détachement à l'égard de l'état de nature supposé par le citoyen de Genève. L'amour de soi de l'état de nature se transforme en un élan d'orgueil qui pousse l'homme à percevoir, même si indistinctement, les degrés et les différences et à se sentir supérieur aux autres espèces et à ses semblables. Il émerge, déjà dans les *Discours*, la nature supplémentaire et ambiguë de la langue qui témoigne la naissance de la conscience humaine et la possibilité de créer des liens politiques et éthiques, mais au même temps, elle éloigne l'homme de soi-même et contribue à la génération de désirs qui dépassent ses forces et qui pervertissent l'amour de soi.

Le deuxième *Discours* et l'*Essai* représentent la tentative de Rousseau de comprendre les causes originaires qui ont conduit l'humanité à la création de liens sociaux négatifs qui masquent sa véritable nature. La fiction de l'état de nature permet à Jean-Jacques de supposer un degré zéro de l'humanité, précédent à la réflexion, au langage, et à la moralité, à partir duquel on peut identifier les mouvements qui ont poussé les hommes vers la modernité. Le langage, qui joue un rôle significatif dans le passage entre la nature et la culture, permet la représentation de l'identité subjective et du rapport rationnel avec les autres et avec le monde, mais il multiplie les passions, il en construit des nouvelles et inutiles et pousse l'homme à ne pas reconnaître ses propres limites, les besoins naturels et les désirs authentiques. Il est donc possible de conclure que Rousseau s'abandonne complètement à la nostalgie du passé positif, irrémédiablement perdu ou jamais existé? Si le lien entre parole et désir a produit excès et dégénération, quelles sont les solutions possibles? Les directions constructives que Rousseau semble indiquer à ses contemporains se trouvent dans les écrits du 1762: *Émile* et *Du contrat social*. Si les *Discours* se limitent à dénoncer la négativité de la société moderne qu'elle a produite elle-même, l'*Émile* permet d'indiquer quelques voies pour réaliser l'homme capable de construire, à travers le contrat, une société ordonnée et positive. Il pourrait être intéressant de s'arrêter sur l'*Émile* et sur les possibilités que Jean-Jacques confie à l'éducation naturelle pour harmoniser le rapport entre parole et désir dans son élève, qui peut représenter le modèle pour la société future.

L'expérience pure et langue universelle

L'*Émile* représente un projet global dans lequel se fondent la vision anthropologique de Rousseau et l'ensemble complexe des instances qui conduisent à la formation des oppositions classiques de sa pensée: nature et culture, voix et écriture, origine pure et

¹⁷ Ivi, p. 166.

dégénération.¹⁸ L'éducation se manifeste comme un chemin privilégié de synthèse pour essayer de réparer les divisions et les paradoxes de la nature humaine. Un chemin qui, en quelque sorte, essaie de rassembler les deux directions que Rousseau a indiquées à ses contemporains afin d'arrêter la corruption de la société: le *Du contrat social* et la recherche intérieure. A travers les principes de l'éducation naturelle il est possible, au moins selon les espérances initiales de l'auteur, de créer un individu équilibré qui sache être un homme libre et un citoyen responsable et autonome.

L'éducation naturelle, qui doit garantir la dimension publique et celle privée, commence avec l'expérience, qui constitue le point de départ de la pratique pédagogique, mais qui produit, par opposition, un série de médiations parmi lesquelles la rationalité, les livres et l'excès de savoir qui empêchent l'enfant de faire une expérience directe et pure. Si l'objectif déclaré du texte est de montrer l'essence de l'homme et enseigner l'art de vivre¹⁹, le fragile bonheur humain²⁰ que Rousseau accorde à l'homme semble coïncider avec l'idéal stoïque de l'endurance des douleurs et de l'harmonie intérieure entre besoins et énergies. Toutefois, l'objectif de l'*Émile* n'est pas la sagesse abstraite, mais au contraire la vie concrète. Émile, à travers l'exercice et à partir de l'expérience, sera capable de vivre positivement les liens sociaux et d'agir de façon libre et responsable. Il sera, à la fin du processus formatif, un modèle et un bienfaiteur pour ses semblables. Un modèle et un exemple capable de témoigner à travers les actions et non pas à travers la parole et les livres sa bonté originale:

mais toi, bon Émile, [...] va vivre au milieu d'eux, cultive leur amitié dans un doux commerce, sois leur bienfaiteur, leur modèle, ton exemple leur servira plus que tous livres, et le bien qu'ils te verront faire les touchera plus que tous nos vains discours²¹.

La citation, tirée du V^e livre de l'*Émile*, souligne la finalité du processus d'éducation naturelle et met en évidence l'opposition entre expérience concrète et parole qui conduit le texte entier. Émile devient l'homme capable de synthétiser, de manière harmonique, les passions et la rationalité et de surmonter les dangers présents dans les médiations rationnelles et linguistiques.

Le langage produit abstractions superflues qui détournent l'homme des deux passions primaires: amour de soi et pitié. Le langage produit désirs qui, en constituant l'identité subjective, éloignent l'homme de la dimension concrète et du rapport sensoriel avec le monde. Le langage est déjà, constitutivement, un désir, c'est-à-dire un supplément qui a une double et paradoxale nature: il remplit ce qui est manquant, mais il transforme et déforme ce qu'il est appelé à remplacer. Pour cette raison, Rousseau rappelle au début de l'*Émile* que l'éducation commence à partir et à travers l'expérience, avant le développement du langage chez l'enfant:

¹⁸ Rousseau s'exprime ainsi à propos des finalités de son projet éducatif: «notre véritable étude est celle de la condition humaine. Celui d'entre nous qui sait le mieux supporter les biens et les maux de cette vie est à mon gré le mieux élève: d'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices» (J.J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, cit., p. 252).

¹⁹ Ivi, p. 251 [14]. Derrida aussi s'occupe du thème de l'éducation à vivre comme la plus haute finalité de la relation humaine. A ce propos voir J. Derrida, *Spectres de Marx*, Galilée, Paris 1993 et l'interview accordée peu avant sa mort: id., *Apprendre à vivre enfin. Entretien avec Jean Birnbaum*, Galilée, Paris 2005.

²⁰ Cfr. T. Todorov, *Frêle bonheur. Essai sur Rousseau*, Hachette, Paris 1985.

²¹ J.J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, cit., pp. 858-859.

je le répète: l'éducation de l'homme commence à sa naissance; avant de parler, avant que d'entendre il s'instruit déjà. L'expérience prévient les leçons; au moment qu'il connaît sa nourrice il a déjà beaucoup acquis²².

Le nouveau-né apprend déjà à travers l'expérience, de manière naturelle, puisque son véritable maître est la relation avec la réalité qui constitue son monde. L'enfant est poussé par les besoins qui le conduisent à faire expérience de ce qui l'entoure et de soi-même. Ce type de contact avec le monde est le plus près de l'origine parce qu'il est guidé par les exigences naturelles. Dans la première phase pulsionnelle et instinctuelle, la nature physiologique conduit le développement de l'enfant et la tâche du maître est de ne pas empêcher le rapport direct entre le nourrisson et le monde extérieur. Pour cette raison, on peut comprendre la force avec laquelle Rousseau accuse la mode de son temps d'élever les enfants avec les bandages qui empêchent le besoin enfantin de faire expérience à travers le corps. Rousseau critique aussi la tendance sociale à recourir aux nourrices pour l'allaitement de l'enfant. Une tendance dangereuse parce qu'elle commence une chaîne de substitutions qui éloignent l'individu de sa nature originelle. Bien avant que l'enfant commence à parler, les dispositifs et les habitudes ont corrompu son éducation à travers une série de suppléments qui empêchent son besoin de mouvement et la relation directe avec la mère.

Le nouveau-né, abandonné dans la société, est destiné à dégénérer soit pour les préjugés des institutions, qui n'arrivent pas à suppléer la nature bonne, soit pour l'essence même de l'homme qui ne peut pas s'occuper de soi-même sans l'intervention d'un supplément qui, même si naturel et maternel, doit remplacer ce qui manque dans la nature. Derrida, en commentant un passage de *l'Émile*, observe à propos de la nature manquante de l'enfant:

L'enfance est la première manifestation de la déficience qui, dans la nature, appelle la suppléance. La pédagogie éclairée peut-être plus crument les paradoxes de supplément. Comment une faiblesse naturelle est-elle possible? Comment la nature peut-elle demander de forces qu'elle ne fournit pas? Comment un enfant en général est-il possible?²³.

A partir de ces questions sur le paradoxe de la nature comme manquante et génératrice s'inscrit le rôle de l'éducation qui, en tant que système de suppléments, cherche à saturer ce qui, par définition, ne peut pas être saturé. Selon Derrida l'éducation naturelle et négative de Rousseau se construit sur l'idée de nature manquante et sur la tentative impossible de remplir ce manque. Si la figure maternelle représente le premier supplément qui permet de lier, dans un mouvement unitaire et discontinu, la nature originelle et l'éducation, le pouvoir déformant du supplément se manifeste avec toujours plus de force dans le parcours de développement d'Émile. Si, chez l'enfant, c'est l'expérience qui doit être préservée à travers l'éducation parce qu'elle permet de montrer l'essence originaire et bonne, le langage et, surtout, l'excès de raisonnement représentent, dans la pensée rousseauienne, le supplément négatif qui conduit à la dégénération de l'essence individuelle. Celui-ci est le supplément dangereux qui, dans le parcours éducatif, prend la forme d'opposition, toujours plus nette, à la nature et à sa possible manifestation.

²² Ivi, p. 281.

²³ J. Derrida, *De la grammatologie*, cit., p. 210.

Rousseau décrit le désir de parler comme un processus naturel dans le parcours de développement de l'enfant. Le besoin provoque chez le nouveau-né des sensations agréables ou désagréables en relation à sa concrète satisfaction. Si le besoin est satisfait, selon Rousseau, l'enfant en jouit en silence, par contre le malaise provoque une série de réactions qui se manifestent dans les gestes ou les pleurs:

toutes nos langues sont des ouvrages de l'art. On a longtemps cherché s'il y avait une langue naturelle et commune à tous les hommes: sans doute, il y en a une; et c'est celle que les enfants parlent avant de savoir parler. Cette langue n'est pas articulée, mais est accentuée, sonore, intelligible. L'usage de nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout à fait. Etudions les enfants, et bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices sont nos maîtres dans cette langue, elles entendent tout ce que disent leurs nourrissons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très bien suivis, et quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots sont parfaitement inutiles, si ce n'est point le sens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il est accompagné²⁴.

La langue des enfants présente quelques caractéristiques typiques qui la rendent la seule forme de communication naturelle. L'enfant est l'être vivant le plus près de l'origine pure, selon la pensée de Rousseau, et pour cette raison son langage se rapproche des caractères d'universalité et pureté. Mais quelles sont les caractéristiques de cette langue naturelle et universelle? Rousseau en a une idée claire: elle est simple mais riche en intonations et compréhensible, au moins pour les nourrices. La langue de l'enfant est sa voix qui se manifeste dans les larmes ou avec autres sons qui dérivent directement des besoins et des émotions que l'enfant veut communiquer. Cette langue, qui est conséquence des besoins que l'enfant essaie de manifester, n'est pas séparable de l'expérience. Les mots, en effet, n'ont pas de sens car les idées abstraites ne peuvent pas encore être comprises et véhiculées par l'enfant. Mais l'intonation et, surtout, les gestes rendent sa langue une forme de communication utile, qui lui permet de se rapporter avec la nourrice ou les parents.

On peut observer que, dans le nouveau-né, il n'y a pas encore une forte opposition entre le langage "artificiel" et la nature expérientielle. La langue des enfants permet une communication directe et qui n'est pas encore compliquée par la raison. L'enfant peut exprimer son essence et ses émotions, de manière transparente, à partir des besoins primaires qui le lient au monde autour de lui. Pourtant, la langue naturelle que Rousseau est en train de décrire et qui devrait être un modèle pur de communication est déjà un artifice qui, en quelque sorte, met en marche toute une série de renvois qui anticipent l'irruption de la rationalité et la dispersion des langues traditionnelles. Par exemple, en tant que langue, la communication des enfants aussi a besoin d'une interprétation de la part des parents ou de la nourrice. Rousseau affirme avec sûreté que les «nourrices sont maîtres en langue; elles comprennent tout ce que les nourrissons disent», mais, même en comprenant tout, elles sont déjà des interprètes qui apportent leurs propres catégories conceptuelles et deviennent éléments de médiation et d'altérité à l'égard de l'enfant. De plus, la langue naturelle des enfants dérive du manque structurel qui empêche l'enfant de satisfaire ses besoins et qui l'oblige à chercher dans l'autre un élément de support et de soin afin de les satisfaire. La langue des enfants aussi, même si elle est universelle et antécédente à la véritable compréhension, s'impose à partir d'un manque au sein de la

²⁴ J.J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, cit., 285.

nature de l'enfant et produit un supplément à travers lequel elle véhicule un besoin²⁵. Si on emploie la catégorie de supplément de Derrida, on peut affirmer que l'idée de langue naturelle rousseauienne met déjà en évidence le mouvement génératif qui, à partir du besoin, conduit aux tentatives de saturation du manque, à travers la médiation de l'altérité qui peut prendre la forme de la nourrice ou des parents²⁶.

La langue universelle des enfants est peut-être le moment, dans le parcours rousseauien, où on manifeste un supplément qui n'a pas encore la force déchirante de la raison et de l'excès de culture. C'est l'élément originaire dans lequel le langage et l'altérité se trouvent encore près de l'expérience naturelle, même en soulignant déjà le mouvement qui conduira à la séparation entre expérience et rationalité. La croissance d'Émile apporte une accélération de cette opposition qui caractérisera tout le parcours éducatif du jeune homme.

La voix et le raisonnement des enfants

Le premier livre de l'*Émile* est dédié aux cinq années initiales de la vie de l'élève. Dans les pages finales on trouve un paragraphe dédié précisément au développement du langage puisque Rousseau identifie dans la structure linguistique du nouveau-né un élément important pour distinguer ce qui est naturel de ce qui est artificiel. Les enfants ne savent pas mentir et ils manifestent, de manière transparente, leur propre nature²⁷. L'éducateur peut comprendre, donc, à travers une observation attentive des signes que l'enfant communique, ses désirs naturels et il peut les préserver des habitudes sociales. Les signes à travers lesquels l'enfant s'exprime, qui peuvent prendre la forme des larmes, des gestes ou des premiers mots, assument tout de suite une double fonction: d'une part ils révèlent les besoins naturels de l'enfant, d'autre part ils montrent les premiers liens avec les autres êtres humains, en créant les premières relations sociales.

La fonction double du signe, dans la langue naturelle des enfants, s'exprime à travers le geste unitaire de l'expérience sensorielle. Par exemple, à partir du besoin de la faim qui provoque une sensation de malaise, le nouveau-né manifeste la sensation

²⁵ Derrida réfléchit, à plusieurs reprises, sur la nature supplémentaire de la langue. Dans *Des tours de Babel*, en analysant le mythe biblique, le philosophe français insiste sur la traduction comme possibilité/impossibilité interne du langage à partir de son manque initial. Sur l'impossibilité de posséder une langue maternelle dans son état de pureté, voir aussi *Le monolinguisme de l'autre*. (J. Derrida, *Des tours de Babel*, in *Psyché. Invention de l'autre*, Galilée, Paris 1987 et id., *Le monolinguisme de l'autre*, Galilée, Paris 1996).

²⁶ Rousseau, au sujet de la fonction des pleurs comme première forme de manifestation linguistique, affirme: «comme le premier état de l'homme est la misère et la faiblesse, ses premières voix sont la plainte et les pleurs. L'enfant sent ses besoins et ne les peut satisfaire, il implore le secours d'autrui par des cris. S'il a faim ou soif il pleure, s'il a trop froid ou trop chaud il pleure, s'il a besoin de mouvement et qu'on le tienne en repos il pleure, s'il veut dormir et qu'on l'agite il pleure. [...] De ces pleurs qu'on croirait si peu dignes d'attention naît le premier rapport de l'homme à tout ce qui l'environne. Ici se forge le premier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre social est formé». (J.J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, cit., p. 286).

²⁷ Rousseau écrit ainsi: «il faut étudier avec soin leur langage et leurs signes, afin que dans un âge où ils ne savent point dissimuler on distingue dans leurs désirs ce qui vient immédiatement de la nature, et ce qui vient de l'opinion. Quatrième maxime». (Ivi, cit., p. 290). Comme souligne Starobinski, l'enfance devient le lieu qui se rapproche le plus de l'idéal de pureté perdue et originaire. L'éducation est alors la pratique qui permet une synthèse de réconciliation entre nature et culture. (J. Starobinski, *La transparence et l'obstacle*, cit., pp. 46-49).

négative à travers un geste ou la voix qui révèlent le besoin et la demande d'attention de la part des parents. Dans la langue de l'enfant l'expérience renferme le signe qui, même en manifestant déjà sa dualité, renvoie directement au besoin duquel il dépend et qui ne manifeste pas encore sa nature autonome et déformante. Cela permet à Rousseau d'affirmer que la langue de l'enfant est la seule universelle. Dans le paragraphe précédent on a essayé de démontrer que, dans le cri et les gestes de l'enfant, le signe dissout et désarticule l'idée de transparence et d'origine que Rousseau veut préserver. Le signe se manifeste ainsi déjà comme supplément et il constitue, comme Rousseau même observe, «le premier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre social est formé»²⁸. Ce mouvement, que Starobinski et Derrida mettent en évidence dans les textes rousseauiens, ne nie pas la valeur de l'idée d'origine naturelle qui constitue l'élément de tension positive de la pédagogie rousseauienne, mais il met en évidence la genèse des polarités conceptuelles typiques de son développement. De plus, l'idée de signe comme supplément qui agit déjà à l'intérieur du concept de nature, permet d'observer une dynamique duale entre origine et contamination qui peut être pensée dans son aptitude à la relation sans conjurer trop rapidement un des deux éléments. Il faut, maintenant, analyser comment, selon Rousseau, dans le développement de l'enfant la langue universelle des premières années se transforme en un langage adulte rationnel qui produit séparation et incommunicabilité.

Dans le deuxième livre de l'*Émile*, après avoir introduit le thème du langage naturel et du développement spirituel de l'enfant, Rousseau s'occupe de la rationalité dans le processus de croissance de l'enfant. Émile, depuis l'âge de cinq ans, commence à parler et il élabore des raisonnements articulés à partir des expériences. Le souci de Rousseau du point de vue éducatif concerne le développement, chez le jeune élève, d'un langage harmonique et conforme à l'expérience. Cela est possible si l'éducateur n'accélère pas les phases d'apprentissage de la langue:

mais un abus d'une toute autre importance et qu'il n'est pas moins aisé de prévenir est qu'on se presse trop de les faire parler. [...] Resserrer donc le plus qu'il est possible le vocabulaire de l'enfant. C'est un très grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées, qu'il sache dire plus de choses qu'il n'en peut penser²⁹.

La citation introduit le thème de l'excès de mots qui représente une menace dans le parcours de développement d'Émile. Les mots se détachent de l'expérience et deviennent des signes dangereux et ambigus qui témoignent le début du développement rationnel d'Émile et le risque de séparation de la nature³⁰. On pourrait conclure que la négativité

²⁸ J.J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, cit., p. 286.

²⁹ Ivi, pp. 294-297.

³⁰ Parmi les différents passages du texte dans lesquels Rousseau semble identifier dans la raison la cause de la dégénération de l'enfant, l'épisode de la peur du tonnerre peut être significatif: «j'ai remarqué que les enfants ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne soient affreux et ne blessent réellement l'organe de l'ouïe. Autrement cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre blesse ou tue quelquefois. Quand la raison commence à les effrayer, faites que l'habitude les rassure. Avec une gradation lente et ménagée on rend l'homme et l'enfant intrépide à tout». Cet épisode oppose de manière paradigmatique l'expérience naturelle de l'écoute du tonnerre à la rationalité qui, en apportant une série de consciences, parfois inutiles et excessives, produit la peur. La rationalité agit sur l'expérience directe de l'enfant en générant une série d'informations qui, si elles ne s'harmonisent pas avec l'expérience, grâce à l'habitude – terme que, à ce point, Rousseau emploie positivement alors que, quelques pages avant, il l'avait

réside dans la rationalité ou dans son excès et que le développement des habilités de compréhension conduit à l'éloignement de la véritable nature intérieure. Mais cette conclusion qui interprète Rousseau, d'une façon simpliste, comme penseur qui critique la rationalité en faveur du sentiment, induit en erreur. En effet, l'analyse rousseauienne autour de l'origine du langage chez l'enfant et des passions qui le produisent est complexe.

Rousseau, en réfléchissant sur le développement linguistique de l'homme, affirme que le raisonnement des enfants doit être proportionné à l'âge et, en conséquence, il doit être harmonique par rapport à leurs expériences et intérêts³¹. Émile sera capable de faire connexions, apprendre noms, comprendre les limites de ses propres actions, utiliser la langue seulement dans les limites et à partir de l'expérience. L'intérêt immédiat et tangible remplace le besoin des enfants et devient une forme plus élaborée de relation au monde. Émile grandit et développe ses intérêts avec la réalité, ses relations avec les objets et les adultes, mais il n'est pas encore capable d'élaborer réflexions abstraites autour des idées qui n'ont pas un rapport avec l'expérience directe.

Après les premières années de vie qui conduisent à la formation d'un langage structuré et articulé chez l'enfant, le danger majeur devient l'excessive importance qu'il peut avoir dans son éducation. Le langage n'est plus universel et expression directe du besoin, mais il devient un lieu pour établir les liens entre les idées et aussi une occasion d'apprentissage à travers les livres et, même, l'écriture. Selon Rousseau, c'est juste dans cette fonction du langage qui réside le danger maximum pour l'éducation naturelle parce que les signes qui forment les livres et les disciplines diverses deviennent instruments de remplacement de l'expérience. Rousseau entrevoit le pouvoir renvoyant et dispersif du signe et propose une éducation qui en limite le plus possible la potentialité:

Transformons nos sensations en idées, mais ne sautons pas tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels. C'est par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premiers opérations de l'esprit que les sens soient toujours ses guides. Point d'autre livre que le monde, point d'autre instruction que les faits. L'enfant qui lit ne pense pas, il ne fait que lire; il ne s'instruit pas, il apprend des mots. [...] En général ne substituez jamais le signe à la chose que quand il vous est impossible de la montrer. Car le signe absorbe l'attention de l'enfant, et lui fait oublier la chose représentée³².

L'apprentissage doit procéder par étapes, de manière progressive et sans anticipations qui le rendraient disharmonique. L'expérience des sens doit susciter chez l'élève idées et relations entre idées sans, toutefois, produire abstractions, qui ne peuvent pas encore être comprises par l'enfant. C'est encore trop tôt, selon Rousseau, pour les idées morales et aussi pour celles religieuses puisque le jeune élève n'arrive pas à les maîtriser. La connaissance doit être liée aux sens et à l'expérience directe des objets. Pour cette raison, Rousseau affirme que les livres ne sont pas utiles à l'éducation d'Émile et ils

employé comme synonyme d'habitude sociale – produisent négativité et éloignent de la nature. Rousseau ne critique pas la nature en tant que telle, mais la possibilité d'itération à l'infini des sens que la raison apporte et qui éloigne l'homme de l'expérience. (J.J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, cit., p. 284).

³¹ Rousseau emploie le terme "raisonnement" dans plusieurs acceptions différentes, parfois contradictoires. Il affirme, lui-même, dans une note: «Tantôt je dis que les enfants sont incapables de raisonnement, et tantôt je les fais raisonner avec assez de finesse; je ne crois pas en cela me contredire dans mes idées, mais je ne puis disconvenir que je ne me contredise souvent dans mes expressions» (ivi, p. 345).

³² J.J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, cit., pp. 430-434.

peuvent le conduire uniquement à apprendre des mots sans en comprendre le sens. La polémique de Rousseau n'est pas seulement directe à la pédagogie pédante de son temps, mais elle révèle, comme observe Derrida, une formulation philosophique qui, en critiquant l'abstraction des Lumières, suggère une conception particulière du langage.

La parole et, en particulier, le signe écrit remplacent l'objet réel et absorbent l'attention de l'enfant en l'éloignant de la compréhension naturelle. Rousseau comprend pleinement la potence absorbante du signe et son ambiguïté comme élément qui, en remplissant un manque générateur, devient structure déformante. Dans le processus éducatif, Émile doit être éloigné des livres et du pouvoir fascinant de l'écriture qui le détournerait du monde naturel, en lui imposant des remplacements continus. En accélérant un peu les conclusions et en considérant l'autobiographie de l'écrivain, il semble que le pédagogue Rousseau cherche à éviter qu'Émile soit ébloui par cette fascination qui a mené le jeune Jean-Jacques, amateur des livres, à devenir écrivain³³. L'écriture permet à Rousseau de dépasser ses limites de gouverneur et de père et prend un pouvoir presque cathartique qui, toutefois, ne conduit pas à un salut complet. En effet Rousseau, en tant qu'écrivain, peut seulement indiquer le droit chemin en absence, il peut montrer sur les pages sa véritable valeur et ce qu'il aurait pu être, mais il ne peut pas modifier ses expériences qu'il rappelle désastreuses.

La solution que Rousseau suggère dans le parcours formatif du jeune Émile est la réduction des espaces et des temps de la lecture et de l'écriture: les fables peuvent être utilisées seulement quand Émile est en mesure de reconnaître les thèmes moraux et *Robinson Crusoé*³⁴ devient la lecture exclusive du jeune homme. Rousseau, *gouverneur* d'Émile, veut réduire le pouvoir déformant du signe dans la formation de l'élève et cherche à trouver un équilibre instable entre identité subjective, parole et désir de reconnaissance.

Possibles conclusions

Rousseau identifie l'origine du langage dans les passions. Les passions «les principaux instruments de notre conservation»³⁵, se fondent sur l'amour de soi et elles ne peuvent pas être contrôlées par l'homme. La parole manifeste la naturelle et primitive passion humaine qui conduit chacun à la recherche de sa propre conservation: amour de soi. Mais cette passion originaire est déjà, constitutivement, ouverte à son intérieur par un deuxième mouvement qui pousse l'individu à la relation avec les autres: la pitié. Le désir de parler souligne le lien entre ces deux passions. Le «cri de la Nature» et les «pleurs de l'enfant» montrent, respectivement, le manque structurel de la nature humaine qui tend à la satisfaction de ses propres besoins et le besoin, originel, de relation avec les autres. Successivement, la parole devient une modalité de communication des sentiments et l'homme, de manière intentionnelle, cherche à manifester, avec la voix et les gestes, ses passions. Le désir de parler crée les liens sociaux, s'articule, devient complexe et peut se transformer en signes écrits. De cette manière, selon Rousseau, la parole perd sa vitalité

³³ Starobinski écrit, à propos du rapport entre Rousseau et son écriture: «comment surmontera-t-il ce malentendu qui l'empêche de s'exprimer selon sa vraie valeur? Comment échapper aux risques de la parole improvisée? à quel autre mode de communication recourir? Par quel autre moyen se manifester? Jean-Jacques choisit d'être *absent* et d'*écrire*». (J. Starobinski, *La transparence et l'obstacle*, cit., p. 152).

³⁴ J.J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, cit., pp. 454-457.

³⁵ Ivi, p. 490.

et cache les passions originelles de l'homme qui l'avaient produite. Le langage, supplément de la nature manquante, en la vicariant, la transforme et la dégénère. La parole devient un instrument des dispositifs sociaux qui corrompent la bonté originaire de l'homme. Pour cette raison, dans l'éducation naturelle, Rousseau veut limiter le pouvoir du signe et sa force dégénérente. Mais si le désir de parler ne peut pas être réduit à un manque physique, comme la faim et la soif, quelle peut être sa nature? Quelle peut être la structure du désir rousseauien qui produit la parole? Une réponse possible, qui constitue la thèse de cet article, identifie dans le désir de reconnaissance l'élan génératif qui conduit la voix à s'articuler en langage. La page d'ouverture de l'*Essai* semble confirmer cette thèse:

sitôt qu'un homme fut reconnu par un autre pour un Être sentant, pensant et semblable à lui, le désir ou le besoin de lui communiquer ses sentiments et ses pensées lui en fit chercher les moyens. Ces moyens ne peuvent se tirer que des sens, les seuls instruments par lesquels un homme puisse agir sur un autre³⁶.

La condition de possibilité du désir de parler réside dans la reconnaissance de l'altérité. L'individu doit être conscient de soi et de ses passions originaires: amour de soi et pitié. C'est à ce point que commence le processus de reconnaissance réciproque qui nécessite la parole. Mais chez Rousseau, l'idée de reconnaissance réciproque n'indique pas seulement une transmission de connaissances, mais elle apporte la volonté de communiquer ses sentiments. Le sujet rousseauien, après avoir perçu sa singularité unique et libre, semblable aux autres mais pas identique, désire la reconnaissance de son innocence. A travers la parole, il témoigne sa nature éthique et relationnelle. Mais la parole et la voix soulignent aussi la nécessité d'une altérité qui puisse témoigner la bonté originaire de chacun. Une altérité qui n'est jamais immédiatement disponible et qui ouvre au malentendu. Dans cet espace relationnel s'insère la parole comme désir de reconnaissance, de la part des autres, de son innocence. Une reconnaissance qui ne veut pas être seulement cognitive, à travers la compréhension rationnelle des liens subjectifs, mais qui impose la présence d'un élément éthique et relationnel qui puisse témoigner la positivité de l'identité subjective. L'actualité et la fécondité rousseauienne résident, donc, dans sa capacité d'anticiper et problématiser les théories du XX^e siècle sur le désir et la constitution de l'identité subjective à partir du lien éthique avec l'altérité (Levinas, Ricoeur, Lacan) et, aussi, dans son idée d'éducation comme ouverture relationnelle à la reconnaissance de la singularité de l'autre.

Andrea Potestio

(Ph.D. in Scienze Pedagogiche – Università degli studi di Bergamo)

³⁶ J.J. Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, cit., p. 375.